

Sandra Jovchelovitch

London School of Economics, Angleterre

LA FONCTION SYMBOLIQUE ET LA CONSTRUCTION DES REPRÉSENTATIONS : LA DYNAMIQUE COMMUNICATIONNELLE *EGO/ALTER/OBJET*

Traduit de l'anglais par Birgitta Orfali

La production et la circulation de formes symboliques constituent des phénomènes centraux dans la recherche en sciences sociales et les psychologues sociaux ont plus particulièrement étudié les processus par lesquels le sens est construit, renforcé et transformé dans la vie sociale. L'intérêt pour la fonction symbolique a permis l'émergence de nouveaux courants de recherche conceptuel et empirique dédiés à la compréhension de l'engagement des individus quand ils construisent du sens sur le monde dans lequel ils vivent et communiquent avec d'autres à ce sujet. Les travaux de Moscovici sur les représentations sociales ont réinstauré le besoin de comprendre les processus représentationnels et leur pouvoir dans la construction de la réalité (Moscovici, 1976). Dans la même veine, Jodelet (1991, 2002) et Marková (2000, 2003) ont réorienté l'attention sur la dimension symbolique des représentations et sur les processus dialogiques à l'origine de leur formation.

Alors que cette tradition de recherche est fortement articulée aux aspects symboliques et communicationnels des représentations, une tendance demeure qui conçoit les processus représentationnels en termes uniquement cognitifs comme si tout ce qui importait dans l'effort représentationnel était la tentative de re-présenter le monde extérieur. Cet accent mis sur la fonction représentationnelle comme réplique mentale ou reflet du monde extérieur a alimenté une position dont

la conséquence la plus radicale a été le rejet de la notion de représentation. On trouve l'origine de ce point de vue dans l'ouvrage influent de Rorty (1979) *Philosophy and the Mirror of Nature*. Rorty y indique que la représentation circonscrit notre conception du savoir, partant l'idée que « savoir, c'est représenter exactement ce qui se trouve à l'extérieur de l'esprit ; comprendre les possibilités et la nature du savoir, c'est comprendre la façon dont l'esprit est capable de construire de telles représentations ». De plus, Rorty précise que l'intérêt principal de la philosophie a été d'établir une théorie générale des représentations « divisant la culture en domaines représentant bien la réalité, domaines la représentant moins bien et enfin domaines ne la représentant pas du tout (malgré leur prétention à le faire) » (Rorty, 1979, p. 3).

Il ne faut pas seulement comprendre la critique de telles conceptions du savoir et des représentations, il faut encore saisir combien elle est nécessaire. Elle renvoie à une critique des philosophes du XVII^e siècle tels que Locke et Descartes qui ont tenté d'établir la suprématie de l'esprit et des processus afférents à la fois désincarnés et a-sociaux, séparant les processus mentaux de la réalité des gens et du monde. Moins évident, cependant, le fait que la critique des représentations proposée par ces philosophes devrait amener à un rejet absolu des représentations. On se demande ce que signifie un rejet des représentations. Est-ce à dire qu'il n'y a pas de sujet connaissant ? Notre connaissance du monde est-elle immédiate, c'est-à-dire qu'elle ne transiterait pas par des processus physiques et sociaux ? La critique, voire le rejet, de concepts mène-t-elle au déni de l'existence ontologique des phénomènes ? Ces questions sont restées sans réponses dans les travaux qui ont suivi l'affirmation de Rorty sur les représentations. De manière ironique, le rejet du phénomène des représentations et de la conceptualisation proposée par les philosophes du XVII^e siècle suggère qu'au lieu de triompher des limites des théories cartésiennes de l'esprit et des représentations, ce travail est en fait articulé aux propositions de Descartes sur l'esprit et les représentations. L'erreur a consisté à ne pas suivre les courants théoriques issus d'une opposition directe avec les théories cartésiennes de l'esprit, courants qui ont démontré de manière convaincante que : et l'esprit et les représentations sont des phénomènes sociaux et symboliques (Marková, 2004 ; Valsiner et Van der Veer, 2000).

Dans ce bref article, je désire rétablir ces courants conceptuels de façon à souligner que les processus représentationnels ne peuvent être compris en dehors des circonstances psychosociales et historiques qui les ont vues naître. Qu'il y ait, sans aucun doute, dans la genèse des représentations une fonction épistémique qui cherche à connaître le monde extérieur est une chose. L'analyse des représentations va cependant au-delà puisqu'elle implique des relations dialogiques d'une part (rendant compte de sa genèse) et la fonction d'expression qui travaille les êtres psychologiques dont les identités et l'existence sociale font partie intégrante des processus représentationnels d'autre part. L'emphase sur la dimension du logos comme miroir du monde a oblitéré les dimensions subjectives et inter-subjectives des représentations qui sont à la base de leur fonction symbolique. Cela est déjà clair dans la psychologie du développement de Piaget ou de Vygotsky comme dans la psychologie sociale de Mead ou de Moscovici. Ces auteurs soulignent que le statut des représentations est à la fois épistémique, social et personnel et que l'appréciation de ces trois dimensions explique pourquoi les représentations ne sont pas une copie du monde extérieur mais bel et bien une construction symbolique. Plutôt que de renvoyer à

une réplique du monde qui attendrait d'être cognitivement intégré, les représentations renvoient à des actes d'engagement, un mode de relation au monde extérieur. C'est dans la psychologie sociale et celle du développement, relatives aux relations soi/autrui, que l'on trouve la genèse qui peut réinsérer les fonctions dialogiques et expressives ainsi que la fonction épistémique intrinsèques aux formes symboliques, dans les processus représentationnels.

L'émergence du symbolique: *ego/alter/objet*

Un symbole est *grosso modo* une re-présentation signifiante de quelque chose produit par quelqu'un d'autre. Le pouvoir d'un symbole réside dans sa capacité à produire du sens et à communiquer ce sens. Loin d'être une entité floue, le sens réfère à quelque chose d'extérieur à soi, plus exactement un objet, qui devient existant par le truchement d'une relation interpersonnelle. Comme l'ont souligné Mead (1977), Piaget (1968) ou Vygotsky (1978), le sens est généré dans la relation entre soi et autrui. En tant que produit d'une relation entre soi/autrui et un objet, le sens possède le pouvoir de renvoyer à et celui d'exprimer. D'une part, le sens symbolique est expressif: comme re-présentations signifiantes de quelque chose, les symboles re-présentent aussi les relations intersubjectives qui les ont produites. Si la subjectivité ayant l'intention de re-présenter est rayée de l'équation, les symboles seront détachés des forces vivantes qui les meuvent et perdront leur lien avec le sujet, le temps ou l'espace. D'autre part, les symboles sont référentiels car si l'objet re-présenté est rayé de l'équation, les symboles deviennent des entités omnipotentes, sans histoire ni contexte, réduisant la réalité du monde à un jeu de significations erronées. Ces trois composantes du symbole – sujet/objet/autrui – démontrent que les représentations symboliques peuvent exprimer à la fois les sujets sociaux qui les construisent, les objets auxquels ils se réfèrent et les échanges sociaux entre personnes qui les produisent et celles qui les décodent.

Comment surgit un symbole? La possibilité logique pour l'acte de signification réside dans la conscience d'un ensemble d'objets qui existent au-delà de l'activité du sujet. La démonstration classique de cette affirmation se trouve dans Piaget (1968). En montrant que l'émergence de capacités symboliques chez l'enfant est liée à la construction d'objets comme concepts, Piaget fournit les fondements d'une théorie du sujet relationnel. Considérons un monde sans objet... Un monde sans objet est un monde complètement centré sur le sujet; s'il n'y a aucune résistance d'un monde d'objets, le sujet est la seule et unique source de l'acte de signification. Et dans la solitude d'un monde sans objet, le sujet se trouve lui-même être une impossibilité. Comme le remarque Piaget, «l'organisation de la réalité advient à partir du moment où le soi est libéré de lui-même en se trouvant lui-même et peut s'assigner une place parmi d'autres objets, être un événement parmi d'autres événements» (Piaget, 1968, p. XIII). Un univers sans objet est un monde dans lequel l'espace ne constitue pas un environnement solide, dans lequel les images disparaissent et réapparaissent capricieusement, dans lequel la causalité est centrée sur les actions du sujet et dans lequel il n'y a pas d'interrelations soutenables pour le soi.

Le chemin progressif d'un univers de ressemblance, dans lequel soi et les objets extérieurs sont indifférenciés, à l'acquisition d'un savoir sur les objets et la formation de symboles se construit petit à petit plutôt qu'il n'est inné ou donné par l'expérience (Vygotsky, 1978 ; Mead, 1977). La construction du temps, de l'espace et de la causalité s'instaure comme une fonction des relations que l'enfant qui grandit développe avec l'altérité du monde. Les objets physiques comme les autres être humains constituent cette altérité du monde qui acquiert du sens au fur et à mesure que l'enfant dirige ses actions par rapport à ces objets, progressivement co-construits par lui-même et les réponses attentionnées de ces autres signifiants. Les relations entre l'enfant, ses proches et les objets physiques constituent le soubassement de la capacité de l'enfant à reconnaître l'extérieur comme autre à lui-même. Ainsi, en décentrant le soi de lui-même, les objets comme le soi acquièrent un nouveau degré de liberté et introduisent l'enfant en devenir à un mode nouveau de connaissance. Mode de connaissance libéré du présent immédiat et de l'action immédiate, connaissant désormais différents temps, différents espaces et différents systèmes de causalité qui, en tant que tel, est capable de savoir que le soi qui produit ce mode de connaissance est lui-même un objet de connaissance parmi d'autres. La conscience du monde d'objets est alors concomitante avec celle de soi et sollicite la capacité à re-présenter. On peut ainsi voir comment le propre du psychisme est d'être une réalité socialement construite.

La capacité de représentations psychiques comme la possibilité du développement de soi ne sont pas formées par un sujet isolé ou un environnement surimposant mais découlent précisément de la communication entre un sujet relationnel et un environnement répondant. La conscience d'un monde d'objets intercale le sujet parmi d'autres sujets, au sein d'un système de relations et de perspectives indépendantes qui constituent la réalité du sujet. En ce sens, la conscience des objets qui émerge d'une relation avec l'extérieur est une conscience des *contraintes* exercées sur les constructions du sujet. Alors qu'auparavant, l'univers paraissait être le résultat des actions du sujet et de la conservation des objets, un nouvel univers surgit qui pose des limites objectives à l'action du sujet. La cause principale de cette limite réside dans la conscience de l'altérité. La conscience de soi, de même que la conscience des objets, réunit la conscience d'une réalité intersubjective. Il est alors possible d'observer les éléments qui constituent un savoir symbolique en tant que produit des interactions communicatives entre soi/autrui/objet dans l'analyse de la formation des symboles au niveau ontogénétique. Ce savoir interactionnel est surtout une relation interpersonnelle. Il sollicite la construction et la coopération tout en présupposant pour exister la compréhension d'un système de différences et l'engagement dans ces différences.

La théorie proposée ci-dessus démontre comment l'ontogenèse des représentations est inséparable des relations dialogiques entre l'enfant, les autres et le monde des objets. Cette perspective génétique montre clairement que le processus représentationnel permet à l'enfant de développer un savoir sur le monde des objets mais qu'il n'en reste pas moins le processus par lequel le soi comme les compétences communicationnelles de l'enfant se développent vis-à-vis des autres. Au fur et à mesure que l'enfant consolide ses capacités représentationnelles, il s'engage dans des processus communicatifs qui produisent le soi et les modèles de l'interaction soi/autrui. D'un point de vue génétique, la représentation est ainsi épistémique, subjective et interrelationnelle. Afin d'exister, elle repose sur des pratiques de communication entre soi/autrui/le monde des objets. Cette analyse des représentations au niveau

ontogénétique vaut aussi au niveau social, là où se forment les représentations sociales. Dans la production et l'usage des représentations sociales, au sein de plus vastes ensembles sociaux, on peut également identifier les triades dialogiques qui ne les rendent pas seulement symboliques au sujet de la réalité du monde mais aussi structurantes au niveau du sens lorsqu'elles expriment le soi, les autres et leurs relations réciproques.

Les représentations sociales et la fonction symbolique

Dans son analyse du champ des représentations, Jodelet (1991) souligne qu'en occultant l'aspect symbolique des représentations, on prive la notion de ses fonctions à la fois communicative et référentielle. Son étude dérangeante sur les représentations sociales de la folie a constitué une avancée majeure pour démontrer comment dans la genèse et dans la dynamique des représentations sociales, on peut saisir les processus sociaux et communicationnels qui éloignent le savoir des conceptualisations purement cognitives relatives à des propriétés intra-mentales. Dans la construction des représentations sociales, les dimensions subjective et intersubjective modèlent le savoir non seulement au niveau épistémique par rapport à la réalité du monde mais aussi en tant que champ d'expression concernant « qui sait et d'où sait-on » (Jodelet, 1991, p. 10). Les investissements affectifs, l'identité et les interactions sociales sont aussi re-présentées dans les domaines épistémiques qui cherchent à re-présenter le monde.

L'étude empirique de Jodelet a ouvert un courant de recherches sur les représentations sociales concerné par les dimensions psycho-dynamiques et culturelles ainsi que par leur utilisation et leur fonction dialogique dans la vie sociale. Des recherches sur l'environnement (Gervais, 1997), la sphère publique (Jovchelovitch, 2000), le développement de l'identité sexuelle (Duveen, 2001), le Sida (Joffe, 1999) et la biotechnologie (Bauer et Gaskell, 2002), pour n'en citer que quelques-unes, ont démontré de manière convaincante que l'étude des représentations sociales va au-delà d'une cartographie d'un champ épistémique. Dans ces études, il est clairement démontré que le savoir quotidien construit par des communautés diverses ne représente pas seulement un ensemble de problèmes sociaux extérieurs qui attendraient d'être connus. Il s'agit plutôt du contraire: ce que ces communautés construisent renvoie à un environnement symbolique profondément imbriqué avec la substance des identités culturelles et des traditions, assorties de rituels et de pratiques qui s'orientent vers des projets et des visions du monde et réaffirment l'imbrication étroite entre savoir, affect et expérience communicationnelle.

Dans ce type de recherches, les représentations sont étudiées en tant que formes psychosociologiques générées par, et générant en même temps, des personnes, des communautés et des cultures. Cette conceptualisation inscrit l'étude des représentations dans un paradigme dialogique et délaisse la perspective monologique des représentations comme produit d'un esprit autarcique cherchant à copier le monde. Cette idée rappelle la proposition princeps de Moscovici pour l'étude de la fonction symbolique des représentations et sa vision de la psychologie sociale comme une anthropologie du

quotidien (Moscovici, 2000). C'est la re-présentation symbolique qui importe plus que l'idée de copier quelque chose d'extérieur qui a caractérisé cette tradition de recherche depuis ses débuts (Moscovici, 1976). En rapportant le symbolique dans l'étude des représentations, il est possible de comprendre désormais leurs propriétés psychiques et sociales : elles sont des structures polyvalentes, psychologiques, sociales et culturelles. Les processus de langage et de communication ont également pu être mis en relief (Marková, 2003).

Conclusion

La notion de représentation demeure un concept polysémique au sein des sciences sociales et les critiques qu'elle a pu avoir sont majoritairement liées à l'idée qu'elles sont des constructions mentales dont la fonction est de créer un lieu qui décalque la réalité du monde extérieur. Ce point de vue pose deux problèmes : il ne fournit aucune indication sur la genèse des représentations et reste incapable de rendre compte de sa fonction symbolique. La genèse des représentations souligne que ses fondements renvoient à des triades dialogiques entre soi/autrui/objet, triades qui les façonnent en une construction symbolique entre personnes, relations soi/autrui et le monde. Il est nécessaire de saisir cette genèse dialogique afin de rapporter aux représentations leurs fonctions expressives et dialogiques qui, combinées à leur fonction épistémique, font partie intégrante du processus de construction du savoir. Les propositions génétiques de Piaget, Vygotsky et Mead ainsi que la psychologie sociale des représentations conçue par Moscovici, fournissent les fondements d'une telle compréhension.

Ceci est important non seulement parce que nos efforts d'investigation pour comprendre le savoir en découlent, sous forme de pratiques et de transformations de la vie sociale, mais aussi parce que l'étude des représentations est insérée dans un projet plus large au sein des sciences sociales : il s'agit en effet de délaisser la philosophie monologique de la conscience et de développer davantage, de consolider le paradigme communicationnel.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUER, M. W., GASKELL, G., *Biotechnology: the making of a global controversy*, Cambridge, CUP, 2002, 410 p.
- DUVEEN, G., «Representations, Identities, Resistance», in DEAUX, K., PHILOGENE, G. (dir.), *Representations of the Social*, 2001, p. 257-270.
- GERVAIS, M.-C., *Social Representations of Nature: The Case of the 'Braer' oil spill in Shetland*, Phd Thesis, University of London, 1997, 336 p.

- JODELET, D., *Madness and Social Representations*, Londres, Harvester/Wheatsheaf, 1991, 310 p.
- JODELET, D., «Les représentations sociales dans le champ de la culture», *Social Sciences Information*, n° 41, p. 111-133, 2002.
- JOFFE, H., *Risk and the Other*, Cambridge, CUP, 1999, 165 p.
- JOVCHELOVITCH, S., *Representações Sociais e Esfera Pública: Um estudo sobre a construção simbólica dos espaços públicos no Brasil*, Petrópolis, Rio de Janeiro, 232 p.
- JOVCHELOVITCH, S., GERVAIS, M. C., «Social representations of health and illness: The case of the Chinese community in England», *Journal of Community and Applied Social Psychology*, n° 9, 1999, p. 247-260.
- MARKOVÁ, I., «Amédée or how to get rid of it: Social representations from a dialogical perspective», *Culture and Psychology*, n° 6, 2000, p. 419-460.
- MARKOVÁ, I., *Dialogicality and Social Representations: The Dynamics of Mind*, Cambridge, CUP, 2003, 224 p.
- MEAD, G. H., *On Social Psychology*, Chicago, The University of Chicago Press, 1977, 358 p.
- MOSCOVICI, S., *La Psychanalyse, son Image et son Public*, Paris, PUF, 2° éd., 1976, 506 p.
- MOSCOVICI, S., *Social Representations: Explorations in Social Psychology*, Cambridge, Polity Press, 2000, 313 p.
- PIAGET, J., *The Construction of Reality in the Child*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1968, p. 386.
- RORTY, R., *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton, Princeton University Press, 1973, 401 p.
- VALSINER, J., VAN DER VEER, R., *The Social Mind: Construction of the idea*, Cambridge, CUP, 2000, 488 p.
- VYGOTSKY, L. S., *Mind in Society: The development of the higher psychological processes*, Cambridge, Ma, Harvard University Press, 1978, 159 p.